

connaissesse des enjeux, vient éclairer les questions déterminantes que posent les relations euroméditerranéennes : centralité de la Palestine, rôle clé de la Turquie, rapport à l'islam politique, développement commun, difficultés de rapports inégaux, responsabilités européennes.

Dans leur exploration des chemins de l'avenir, les deux auteurs rappellent les atouts et les repères, parmi lesquels la « politique arabe de la France » du général de Gaulle est un legs précieux qu'il serait plus que regrettable de négliger. Des outils institutionnels sont disponibles et perfectibles. Construire, avec les Etats et les sociétés réelles un, l'Euro-Méditerranée, puissance inédite, capable de peser sur les équilibres mondiaux dans un monde multipolaire serait une belle ambition pour l'Europe. C'est à ce dessein que l'ouvrage, documenté et vigoureux, apporte une robuste contribution.

En terminant ces lignes je reçois, de Salah Stétié, une réflexion sur la culture et la violence d'une Méditerranée qui, me dit-il, « nous lie et nous fait souvent mal ». Dans ce beau style qui est le sien, qui nous emporte à la lecture, et nous dit, avec grâce, autant les enchantements et les bonheurs que les tragédies ou les désastres, alliant l'analyse historique à la poésie des mythes fondateurs, l'auteur de *Liban pluriel* et de *Inversion de l'arbre et du silence* vient, à son tour, comme en écho à la réflexion de Béatrice Patrie, explorer « l'esprit de cette mer où culture et violence convergent ». Comme pour nous rappeler que « la plus féconde des mers où sont nés tous les mythes qui nous gouvernent » saura une nouvelle fois aider ses riverains, du nord comme du sud, à dessiner un nouveau projet d'avenir et un nouvel équilibre en partage.

—R. EL-K.
29 mai 2008

ALAA EL-ASWANY. *Chicago*. ROMAN TRADUIT DE L'ARABE (EGYPTE) PAR GILLES GAUTHIER. PARIS, ACTES SUD, 2007, 460 P.

Alaa el-Aswany aime les grandes fresques qui présentent les facettes plurielles d'un groupe so-

cial déterminé ; comme il aime jouer des profils divers de personnages qui changent en fonction de la situation où ils sont placés. Après l'énorme succès de son premier roman, *L'Immeuble Yacoubian*, il nous introduit avec *Chicago* dans le microcosme d'un groupe d'étudiants égyptiens, chercheurs à l'Université de l'Illinois. Les récits de vie de ces immigrés vont alterner et se croiser de sorte que chaque récit est suspendu régulièrement afin de laisser la place à une autre histoire. De même, chaque personnage interagit avec les autres, ce qui modifie au fur et à mesure les portraits respectifs. Ce sont particulièrement des Egyptiens, qui, en rencontrant professeurs et femmes de la société américaine, vont évoluer sous nos yeux. En axant l'éclairage sur les épisodes de rencontre, Alaa el-Aswany attire l'attention sur les réactions imprévues, sur la transformation des stéréotypes.

L'Histoire est intimement mêlée à ces destins individuels sous la forme des différentes générations qui sont confrontées, mises en relation. D'une part, sont campés des personnages qui ont vécu les années 60 aux Etats-Unis, qui prirent des positions, qui eurent l'illusion de changer le monde, et dont la voie tracée perdure contre les vents et marées du capitalisme triomphant. Mais c'est surtout une nouvelle génération d'Egyptiens scientifiques qui focalise l'attention de l'auteur. Déjà, dans son premier roman, il nous a fait découvrir cette génération, dont plusieurs membres trouvent dans la religion une série de réponses à ses angoisses, une issue face aux impasses politiques tout autant que sociales de l'Egypte. De ces jeunes gens, l'auteur s'attache à dépeindre le point de vue en donnant à entendre la voix de l'un d'entre eux, sous forme d'un monologue intérieur. Son cheminement est d'autant plus intéressant qu'il est celui de la découverte de l'Amérique pour ce jeune homme à la forte personnalité, qui observe attentivement les Américains et accepte de remettre en cause ses idées toutes faites.

Le vrai sujet du roman est dans ce rapport à l'Autre, en l'occurrence une Amérique identifiée à Satan pour des groupes humiliés. Voilà que cet Autre apparaît dans sa diversité, avec ses classes sociales, ses minorités et ses failles. On sait que

l'auteur est passé maître dans l'art de spécifier des individus-types, déterminés par leur histoire, leur couleur de peau, leur fonction sociale. Cette schématisation relative a le mérite de la clarté.

Le roman a une fonction didactique certaine, qu'il assume avec bonheur. L'objectif est d'avertir le lecteur contre les préjugés qu'il peut porter sur l'Autre, ou tout simplement de l'inviter à se méfier de toute généralisation. Ainsi, parmi ces personnages, les Américains divergent selon leurs positions politiques et selon le mode de vie qu'ils ont choisi. Ce que certains Egyptiens ont assimilé à l'American way of life n'est donc pas un modèle unique. En outre, que devient ce modèle quand il est copié par un Egyptien qui garde au fond de lui quelques-unes de ses valeurs ancestrales ? Il s'agit là de l'une des questions posées par les exemples de mode de vie d'immigrés décrits par l'auteur. Après des dizaines d'années passées à se conformer à l'idéal américain, l'un des personnages découvre le pathétique et le vide de sa vie.

En fait, scientifique de formation, el-Aswany expose des expériences différentes vécues dans ce milieu d'immigrés, d'où découlent des attitudes diverses vis-à-vis de la communauté d'origine. Distance plus ou moins grande, détachement, passion tue, autant d'attitudes qui témoignent du fait que ces exilés ne quittent jamais complètement l'Égypte. En arrière-fond, sont abordées les raisons historiques de la fuite des cerveaux, le contexte de corruption conditionnant l'exil de jeunes patriotes. Ces itinéraires de l'exil apparaissent variés, sans compter qu'ils se distinguent selon qu'ils concernent des hommes ou des femmes. Ainsi, la chercheuse Cheima va connaître les affres d'un combat virulent entre les principes dans lesquels elle a été élevée et le manque affectif où la place la solitude. C'est avec force humour que l'auteur joue des contradictions pour pointer les impasses auxquelles mènent les spéculations de tous ces jeunes gens. De même juxtapose-t-il des récits qui finissent par faire éclater leur absurdité en raison de leur proximité. Les choix de vie, les présupposés et les valeurs sous-jacents aux comportements s'éclairent de toutes ces oppositions. On pourrait certes reprocher à el-Aswany un certain schématisme qui confère aux portraits un as-

pect réducteur. Mais il semble chercher à mettre en cadence le tranchant des caractères, des positions, soulignant de cette manière les lieux conflictuels entre les cultures et leurs malentendus. La narration des récits de vie, en réintégrant la dimension historique, permet de dépasser l'usage superficiel d'une société hétérogène, trop idyllique ou trop noire autrement. Entre les valeurs, les désirs et les choix des Egyptiens et des Américains, des lignes de convergence se dessinent, des zones d'incompréhension sont soulignées. Dans ce roman interculturel, l'aventure se situe principalement dans ces découvertes individuelles d'autres principes, face à des situations inédites. Ajoutons que, comme il l'a déjà montré, l'auteur ne pratique pas l'autocensure. Des questions brûlantes sont abordées de front, confirmant une fois encore que le roman arabe est le lieu d'exposition des nœuds conflictuels non dits dans les sociétés. La sensualité et la politique sont des domaines que l'auteur analyse avec un regard d'observateur heureusement porté à l'humour. L'action mouvementée, les rebondissements inattendus et le suspense maintenu grâce à l'alternance des récits aboutissent à un roman captivant sur le thème sociologique de l'interculturalité.

—SALOUA BEN ABDA

DARINA AL-JOUNDI ET MOHAMED KACIMI. *Le jour où Nina Simone a cessé de chanter*. PARIS, ACTES SUD, 2007, 158 p.

Ce récit à la première personne est celui d'une Libanaise, recueilli au magnétophone et restitué par l'écrivain Mohamed Kacimi. Celui-ci semble n'être intervenu que très peu, son but manifeste étant que puisse réellement s'entendre la voix de Darina. Et on l'entend, en effet, autant qu'on la lit (en conséquence, si l'écrivain est intervenu davantage qu'il semble, bravo !). Ni Kacimi ni Darina ne semblent s'être souciés de combler çà et là quelques vides, quelques inévitables imprécisions dans la chronologie, les lieux, les déplacements... Le récit est emporté, le long monologue est rapide, vif, et il dit l'essentiel.